

Excorié, répandu en invectives

Étienne Lalonde

Number 85, Spring 2000

Les repousseurs littéraires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14744ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lalonde, É. (2000). Excorié, répandu en invectives. *Moebius*, (85), 83–86.

ÉTIENNE LALONDE

Excorié, répandu en invectives

*Pour Ichor, cette guerre qui
persiste malgré nous, petits dieux blafards.*

Repoussoirs, non! Sujet clos – nul – rien à dire.
D'abord l'erreur d'alléguer à l'écrivain le pouvoir
d'en incommoder d'autres.

N'écrit-on pas pour parfaire la poigne de celui qui
enserme ses mains autour de notre cou?

Une chose, une seule: le Livre écrit les autres.

Voilà! Sans référence aucune aux bâtards de Dieu:
ceux-là aux lèvres de Claudel comme bubon même.

Les autres pire: renifleurs de causes, fiers baveux
dégueulasses à chevaucher bonnes grâces; le genou des
dieux.

*J'écris cette violence récidive
dans la traversée des yeux,
contradictoire et indigne
en mes cendres et mes voix:
les mots arrachent
le mensonge à ma chair
et ne disent des ombres
que la longue chute du corps.*

Tout à craindre! Pauvre littérature: moins on lit
plus on adule, et sans vergogne, et pour les repoussoirs
pareil: «Nous ne pourrions consentir à plus grand talent
que le nôtre», diraient-ils...

Oui, tout à craindre et lécher et reprendre. S'abreu-
ver à la coupe du tout-pieux-repoussant et sentir l'in-
fection gagner le corps, voilà!

Goûter au sang charbonneux. Pitance et reliques.
À genoux!

Ne rien refuser à la main désirant vous pendre et
se rappeler que le Livre arbore ses empreintes: ce dit
repoussoir est la source même du combat. Délectation!

Tous de guerres en leurs mains!

*Nous sommes ces guerres
dont nul ne parle,
plusieurs à qui rendre l'âme:
notre beauté de crime
contre l'épaisseur du temps.*

Je m'attaque au projet même.

Les repoussoirs, ce sont ces prétendus auteurs
modernes ayant tout à envier à leurs «bêtes noires».

Plus l'auteur est mauvais, plus il trouve de per-
sonnes à châtier pour parfaire sa maigreur.

*Poésie tête noire, merde à mitre,
plaie au crâne pour dire vrai.*

Je dis merde!

Prétendue littérature, prétendu écrivain à cracher
dans la main qui tient ses ficelles. Merde!

Oui au repoussant; baroque et maniérismes.

N'en déplaise à ceux dont la modernité passe par
cette soi-disant «*neon-suede-denim and leather*» littéra-
ture.

Restez cois et pauvres, blaireaux!

Au diable feuilles mortes! au diable ta sorte!

Et je renchéris:

Adieu feuille morte! que le vent t'emporte!

Modernité castratrice et tuberculeuse, ah l'idéal!
 Mauvais livres, piètres auteurs et crétinisme.
 Je le dis: rien à retirer de toute cette foire.
 Aucun souffle, auteurs vauriens et tapageurs.
 Voilà! Rien, nada, nihil (prononcer nikil)!

Rien et sans essence, le néant à chaque page nouvelle;
 feuilles de chou et dents pourries.
 Haleines rances et plumes laiteuses dans la prêtrise
 de vos vilénies;
 rock-and-roll, «greasers» fangeux.

*J'irai comme un cheval fou
 dévorer les ventres les plus chauds,
 petit guerrier, crapaud tordu.
 J'irai peler le crâne des lavandières
 avant que leur chant ne cesse.*

Alors, soufflez où vous voulez, intouchables,
 broussailleux, entrelacés et exutoires cancéreux.

«Kommandantur» et cellules mansardées partout
 où le regard se pose.

Soufflez-moi dans les narines, dévots du trépas,
 carabiniers et bétonnières.

Sujet clos – nul – rien à dire.

Souffle court!

*Nos langues se collent, déversent le clair des morsures,
 étirent la peau où le signe se creuse un sillon,
 blessent le front de l'huile sainte qui noircit les veines,
 étouffé par cette main de lierres et de ronces.
 Ainsi, le cri découpe son reflet et le crache
 sur l'enfance raidie de nos visages, y laissant une nuit rauque,
 une rage de grand homme, l'encre d'un freux.*

Salut.

